

A close-up portrait of an elderly man with grey hair and blue eyes, looking directly at the camera with a slight smile. He is wearing a blue sweater.

GEORGES-HÉBERT GERMAIN

Jadis, si je me souviens bien...

Jadis, si je me souviens bien...

DU MÊME AUTEUR

Un minou fait comme un rat, Leméac, 1982.

Croquenote, La courte échelle, 1984.

De Laval à Bangkok, Québec/Amérique, 1987.

Guy Lafleur. L'Ombre et la lumière, Art Global et Libre Expression, 1990.

Christophe Colomb. Naufrage sur les côtes du paradis, Québec/Amérique, 1991.

Le Moulin Fleming, LaSalle et ministère des Affaires culturelles, 1991.

Québec-Québec, Art Global, 1992.

Inuit. Les Peuples du froid, Libre Expression et Musée canadien des civilisations, 1995.

Le Génie québécois. Histoire d'une conquête, Libre Expression et Ordre des ingénieurs du Québec, 1996.

Souvenirs de Monica, Libre Expression, 1997, réédité sous le titre *Monica la Mitraille*, 2004.

Céline, Libre Expression, 1997.

Le Château, Art Global, 2001.

Les Coureurs des bois. La Saga des Indiens blancs, Libre Expression et Musée canadien des civilisations, 2003.

Thérèse Dion. La Vie est un beau voyage, Libre Expression, 2006.

L'Homme au déficient manteau, Libre Expression, 2007.

Un musée dans la ville, Musée des beaux-arts de Montréal, 2007.

René Angélil. Le Maître du jeu, Libre Expression, 2009.

La Fureur et l'Enchantement, Libre Expression, 2010.

Robert Bourassa, Libre Expression, 2012.

GEORGES-HÉBERT GERMAIN

Jadis, si je me souviens bien...

RÉCIT

À Zaza

«Jadis, si je me souviens bien, ma vie était
un festin où s'ouvraient tous les cœurs,
où tous les vins coulaient.»

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*

FILS DÉCHU

« C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir
c'était au déclin de la beauté. »

Guillaume Apollinaire, *Zone*

Quand je suis en ville, j'essaie d'aller au gym deux ou trois fois par semaine, histoire de me tenir en forme. Pendant quelques années, j'ai fréquenté un studio qui se trouvait au dernier étage du building où logeait le cinéma Monkland, à l'époque pas si lointaine où il y avait des cinémas dans toutes les petites villes du Québec et dans tous les quartiers de Montréal. Ça me mettait chaque fois de bonne humeur pendant vingt-quatre heures au moins, m'aidait à bien dormir et me faisait momentanément oublier que j'allais mourir avant longtemps.

Mon gym a fermé ses portes à l'automne 2011. On a restauré les lieux pour y installer une école de yoga chaud. J'ai donc mal dormi, j'ai été plutôt maussade et je me suis senti cruellement mortel au cours des mois suivants. En janvier, planifiant avec des amis une randonnée de ski assez exigeante, je me suis inscrit dans un autre gym, pas très loin de chez moi.

Au gym, j'aime travailler seul. La présence d'un entraîneur, qui semble si essentielle à beaucoup de gens, m'importune. Et je déteste l'entraînement de groupe, particulièrement le *spinning* et, plus encore,

les programmes d'aérobic pratiqués en gang au son de tonitruantes musiques. J'ai ma routine en tête depuis longtemps, que j'adapte moi-même à mes aptitudes déclinantes : une demi-heure de cardio sur diverses machines, une petite heure de poids et haltères, une douche rapide et je rentre à la maison, frais, dispos, pas loin de me croire immortel pendant un bout de temps. Aucune drogue (j'en ai pas mal essayé au cours de ma longue vie) ni l'alcool ne donnent un aussi bel effet qu'un entraînement ou quelque effort physique.

Comme de raison, on a exigé, dans ce nouveau gym où je me suis inscrit, que je me soumette à un examen médical. Une jeune femme, physiothérapeute ou kinésithérapeute ou quelque chose du genre, a pris maintes mesures de mon corps et m'a fait faire divers exercices, elle a testé mon gras, ma souplesse, mon souffle, ma force. Je suis souple, j'ai pour mon âge peu de gras et mon cardio est nettement au-dessus de la moyenne. Pour ce qui est de la force brute, j'ai appris avec stupéfaction que je suis légèrement en deçà de la moyenne. Je regardais la jeune femme, un peu irrité, incrédule. « Votre père était probablement plus fort que vous », a-t-elle laissé tomber, sans vouloir me narguer.

Elle était debout devant une sorte de lutrin, remplissant des feuilles quadrillées couvertes de chiffres et de graphiques, sur lesquelles était étendu mon corps numérisé. Elle avait de beaux bras aux muscles bien définis. Comme ses jambes, sans doute, que couvrait un jogging mou et ouaté. Et je me suis fait la réflexion, la regardant d'un œil lubrique, comme font, j'en suis sûr, tous les

hommes de mon âge devant (ou derrière) une belle jeune femme, qu'elle était peut-être plus forte que moi. Sans lever la tête de son ouvrage, mais comme si elle avait saisi mon désarroi, elle a ajouté que les hommes qui ont grandi après la Seconde Guerre mondiale sont moins forts physiquement que l'étaient leurs pères. C'est prouvé, documenté, chiffré, irréfutable, m'a-t-elle dit. Nos pères soulevaient plus de poids que nous, marchaient plus souvent et plus longtemps, forçaient beaucoup, se penchaient, se pliaient, etc.

La force et la vigueur physiques seraient-elles devenues obsolètes et périmées? Plus vraiment nécessaires?

M'est alors revenu à l'esprit ce vers magnifique d'Alfred Desrochers, le plus fascinant et le plus éclairant, selon moi, des poètes canadiens-français: «Je suis un fils déchu de race surhumaine.» Déchu! Et j'ai pensé aussi, forcément, à mon défunt père, dont la jeune femme du gym avait évoqué la mémoire.

Il n'avait pas beaucoup de souffle et son cardio devait être plutôt faible. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, il fumait un gros paquet de cigarettes sans filtre tous les jours, des rouleuses que lui préparait ma mère, le soir, quand les enfants étaient couchés. Et il ne refusait pas souvent, pour ainsi dire jamais, de prendre un coup, sauf pendant les brèves périodes où il était «lacordaire» (l'objectif du mouvement Lacordaire, ancêtre de celui des AA, était de «combattre par tous les moyens légitimes le fléau de l'alcoolisme»). Mais il était vaillant, dur au mal et très fort des

mains et des bras, c'est vrai. Par jeu, il aimait nous serrer la partie du cou appelée le sterno-cléido-mastoïdien ou nous coincer les muscles des épaules, plus précisément cet écheveau de muscles très sensibles qui vont de la clavicule au sternum. Il aimait aussi broyer les mains que lui tendaient ses garçons jusqu'à ce qu'ils disent « pardon, mononcle »... Et à cet autre petit jeu qui consiste à s'emmêler les doigts debout l'un devant l'autre, même mes frères Jean-Jacques et Martin, les plus grands et les plus costauds de la famille, pliaient devant lui, se retrouvaient à genoux, demandaient grâce, pardon, mononcle.

J'ai eu, le 15 avril 2012, l'âge exact qu'avait mon père, Jean-Louis, lorsqu'il est mort, le 10 février 1983, soixante-sept ans et près de huit mois, vingt-quatre mille sept cent neuf jours exactement, en comptant ses dix-sept 29 février, mes seize à moi. J'étais alors en République dominicaine, sur les hauteurs de Cabrera. S'il est un lieu de la planète qui me rappelle mon enfance, c'est bien celui-là. Plus même que le village des Écureuils, où je suis né et dont je suis très rarement sorti avant l'âge de douze ans.

Qu'il a changé, ce village ! Il me semble aujourd'hui désert, si différent, et en même temps si indifférent, quand je le traverse, moi, devenu pour lui pur étranger. Ce paysage dont j'ai été si proche, dont je suis fait m'apparaît désormais sans visage, presque sans vie, sans voix, méconnaissable. Il ne me reconnaît pas, lui non plus. À peine sait-il que je l'ai habité autrefois, que je l'ai parcouru en tous sens, que j'ai connu très intimement ses

champs, ses ruisseaux, ses forêts, que je suis entré dans presque toutes ses maisons, ses granges et ses étables, que j'ai fréquenté son église et son école, son magasin général et son bureau de poste. Je ne l'habite plus depuis maintenant un demi-siècle. Mais il m'habite toujours, lui, non pas tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il est resté dans ma mémoire. Je porte en moi ce vieux village partout où je vais, puisque partout, comme tout homme, j'emporte mon enfance avec moi. Et je peux l'évoquer et le faire revivre où que je sois, au lac Clair ou à Hampstead, et même à Paris, à Johannesburg ou à Wabush, si je m'y trouve, mais nulle part aussi parfaitement qu'à Cabrera.

La maison là-bas où je passe un mois, chaque année depuis dix ans, se trouve au bord d'une abrupte falaise, à un kilomètre environ de la mer, dominant une immense palmeraie, elle-même coupée d'autres falaises, des *farallones* vertigineusement verticales, aux parois de calcaire très pâle auxquelles s'accrochent des plantes exubérantes, volubiles, portant çà et là des fleurs géantes. Cette côte nord de la République dominicaine, travaillée par une géologie jeune et vive, grouillante, offre des paysages karstiques très accidentés, alors que ceux des bords du Saint-Laurent, en amont de Québec, sont vieux, poncés, bien polis, sages, mous, faits d'humus et d'argile. Il y a tout de même une ressemblance morphologique entre ces lieux. Aux Écureuils, depuis les maisons juchées sur la côte, sur « le cap », disait-on, qu'habitaient mes grands-parents Germain et mes grands-parents Fiset, on voyait le fleuve au-delà des champs, comme on

voit à Cabrera la mer par-dessus les palmeraies... Et dans l'un et l'autre endroit, les maisons idéalement sont construites sur ces bords de falaise. Pour la vue, le panorama (ah ! noyer son regard dans la changeante immensité du ciel et de la mer !). Mais aussi parce que les replats sont occupés par des prés, des pâturages et des cultures.

Quand on se place devant la maison (celle de mes grands-parents et celle de Cabrera) et qu'on regarde vers l'eau (ici le fleuve, là-bas l'océan), le vent vient de la droite. À Cabrera, on regarde alors vers le nord, et ce sont les alizés qui, sortis du fin fond de l'Atlantique, vous caressent le visage, doux et constants, ineffables vents. Aux Écureuils, les vents dominants viennent de l'ouest ; ils sont souvent brutaux, vifs, parfois chargés de neige ou de pluie, selon les saisons.

Ce ne sont pourtant pas le vent, ni le vaste ciel, ni même la morphologie ou le relief, ni la vue sur un horizon feuillu puis liquide qui, à Cabrera, me rappellent si fort mon enfance. Et ce n'est évidemment pas la flore. La faune y est peut-être pour quelque chose, la faune domestique et familière des gros mammifères, vaches, bœufs, chevaux et cochons (roses ici autrefois, roux là-bas aujourd'hui), leurs odeurs, leurs meuglements, leurs hennissements, leurs grognements et leurs bêlements, le chant des coqs à l'aube.

Mais il y a autre chose de plus ou moins définissable, qui tient à l'esprit des lieux. Il y a le fait surtout que je suis à Cabrera totalement libre, comme tout petit garçon était libre jadis dans nos campagnes. Je revis à Cabrera dans la proximité,

la promiscuité de la nature, je suis avalé par elle. Dans mes promenades en montagne ou au bord de la mer, je deviens partie du paysage. Je n'ai plus de nom là-bas. On me salue, mais on ne m'appelle jamais par mon nom, qu'on ne connaît pas. On dit *señor* ou *amigo*. ¿*Qué tal, amigo?*

Derrière la maison, dans les collines, les *lomas*, se trouvent de minuscules villages, Catalina Arriba, Caya Clara, El Burro, Laguna Honda, Media Gorra, que relient d'étroits chemins, des sentiers équestres et pédestres, où, depuis quelques années, les vachers travaillent à moto plutôt qu'à cheval. D'année en année, les gens me reconnaissent, me saluent, m'embrassent quand, de retour chez eux, au bout d'un sentier pentu, j'arrive dans leur mini-*pueblo*. Je suis pour eux (et pour moi) *el gran caminador*, le grand promeneur. Je m'appelle l'homme aux semelles de vent, l'homme qui marche pour rien, qui n'a rien à faire, qui ne va nulle part. En fait, très souvent, et cette année plus que jamais, je m'en vais dans mon enfance, je marche vers elle, en elle.

Quand je suis arrivé aux Écureuils, un dimanche d'été de 1944, le soleil, déjà vénérable (quatre milliards d'années) éclairait ces lieux depuis quelque cinq mille siècles, depuis qu'il y avait de la vie sur terre; et le fleuve Saint-Laurent, qui ne s'appelait même pas encore Magtogoek, comme le nommeront beaucoup plus tard les Amérindiens, coulait là-bas, au bout des champs, ses eaux couleur d'aluminium, de mercure et de cuivre, depuis une petite dizaine de milliers d'années. Le chemin du Roy qui passait, qui passe toujours, devant la maison où j'ai

vu le jour était déjà vieux de plus de deux siècles, et on avait défriché et cultivé d'un bout à l'autre les grandes terrasses qui s'étagent depuis le fleuve jusqu'aux Laurentides ; on y avait construit des maisons de pierre et de bois, des granges et des étables, des hangars, des cabanes à sucre. Et il y avait dans tout ça plein de vie, des humains et des animaux grands et petits qui vivaient en bonne intelligence. La vie était là, donc, très longtemps avant moi, faite de lumière, d'eau courante et, selon les saisons, de verdure ou de poudrerie. Elle y sera encore après moi, entière, pareille... Et trois ans avant moi ou trois mille ans ou trois millions d'années après, c'est pareil, c'était et ce sera pareil. Un abîme sans fond, dont je suis, dont j'étais, dont je serai absent. Est-ce la vie qui me quittera ? Est-ce moi qui la quitterai ? Chose certaine, je n'y aurai rien changé. Ou si peu, si infinitésimalement peu, infiniment moins que l'ajout ou le retrait d'un grain de sable de la Playa Grande à Rio San Juan.

Pour le moment, la vie est toujours là, en moi, autour de moi. Je partirai, un jour, bientôt peut-être. Que sera la vie quand je n'y serai plus ? Elle n'est déjà plus, il me semble, aussi douce, plus aussi rose, plus aussi verte et lumineuse que quand j'y suis entré. Elle était si jeune, alors, si fraîche et naïve...

Je sais aujourd'hui, devenu homme mûr, que cette enfance a été embellie par le temps, par moi, par mes six sœurs et mes sept frères, ceux en tout cas qui ont connu ce temps béni, si beau et si joyeux qu'on a l'impression qu'il s'est passé, comme l'écrivait mon ami Guillaume, juste « au déclin de la beauté ».

Je me dis qu'il ne pouvait pas faire si beau, que le monde ne pouvait pas être aussi bon que dans nos souvenirs. Nous, les plus âgés de la famille, ceux qui ont connu les Écureuils et son monde, avons beaucoup idéalisé tout ça. Est-ce notre nature ? Notre culture ? Avons-nous recréé un passé qu'on souhaiterait avoir vécu plutôt que celui dont nous sommes réellement issus ? Comment savoir ?

On ne s'entendra pas là-dessus. Chacun peut interpréter le passé à sa façon, comme on le fait d'une partition musicale. Certains, dans la famille, l'exécuteront sur un mode tourmenté, tragique, voire pathétique. D'autres, dont je suis le plus souvent, ne pensent, dirait-on, qu'à tout embellir, pour se rassurer, pour pouvoir se dire que notre passé est plein d'enseignements et de sagesse, véritablement digne d'être imité, conservé, admiré, si possible revécu. Cela peut être dangereux et stérile. Pire, ça peut empêcher de faire autre chose, de réaliser dans sa vie actuelle et vraie, sa seule vie, quelque chose de grand ou de neuf, de différent ou de pertinent. On fait de la conserve, pas de la création. Plutôt que vivre, on se rappelle qu'on vivait. À mon âge, c'est chose normale. À dix ans ou même à vingt ans, on a bien peu de souvenirs. À trente ou même à cinquante ans, on a autre chose à faire que de les ressasser. Au seuil du grand âge, inévitablement, comme ces plantes qui produisent des fleurs en abondance quand elles se sentent menacées, la mémoire s'agite et renfloue des souvenirs qu'on croyait enfouis à tout jamais dans son insondable passé.

À Cabrera, donc, je marche et je me souviens. Au loin, très haut sur la mer, j'aperçois une voile

minuscule, je la regarde se dissoudre dans le lointain. Moi, tout aussi petit, tout aussi seul, je disparaîrais dans le paysage, je me coule dans mon passé.

Ma mémoire est une très chère amie. Je la trouve formidable, épatante. Dans presque tous les domaines. Elle a souvent le don de m'étonner. Mais je m'en méfie parfois un peu. Elle est capable de m'inventer des histoires de toutes pièces, de m'en fabriquer des totalement fausses, de me faire des cachotteries ou de mettre ça et là des ajouts de son cru à des événements que j'ai vécus et qu'elle réinvente à sa guise. Je suis toujours troublé quand je découvre ses subterfuges et que je les décède, que j'en trouve les causes véritables, car ils me révèlent chaque fois plein de choses sur moi et m'aident à me connaître mieux.

Pourquoi par exemple ai-je laissé ma mémoire me faire accroire que j'avais bien agi dans telle ou telle circonstance, alors qu'un fait objectif et indéniable ou l'un ou l'autre de mes frères et sœurs me rappelle et me prouve hors de tout doute que je m'étais conduit comme un goujat, un pleutre ou un tyran ? Si je lui fais quelque reproche, ma mémoire me dit qu'elle a agi ainsi pour mon bien ou parce que je lui avais demandé de le faire, parce que je refusais d'avoir été un goujat, un pleutre ou un tyran. On appelle ça du révisionnisme. Tout le monde en fait. Certains plus que d'autres. Et même beaucoup. Ils réarrangent leur vie de manière à paraître mieux, même à leurs propres yeux. Et plus ou moins à leur insu. J'essaie très fort, ce sera même l'un des objectifs du restant de mes jours, d'éviter

tout déni de la sorte, afin de voir vraiment qui je suis, qui je fus. Et je demande à ma mémoire de ne rien déformer de tout cela et de m'être le plus fidèle possible. Mais qui me dira si elle m'écoute ou pas ?

Gérontologues et médecins recommandent aux vieux souffrant de pertes de mémoire de marcher. D'un pas pressé, forcé. Je ne souffre pas encore de pertes de mémoire, mais on ne sait jamais. Idéalement, me dit-on, je devrais faire au moins dix mille pas par jour afin d'être en bonne santé. C'est considérable, pratiquement impensable pour la très grande majorité d'entre nous. Les hommes amish, eux, en font presque deux fois plus, paraît-il, dix-huit mille cinq cents pas par jour. Leur activité physique serait six fois plus importante que celle d'un Nord-Américain moyen. L'homme amish est très certainement plus fort que moi. Et en bien meilleure forme. Il n'a pas besoin d'aller au gym deux ou trois fois par semaine. Ses dix-huit mille cinq cents pas quotidiens lui garantissent une forme physique et psychique supérieure à la mienne. Marcher, c'est la vie, c'est le bonheur. Gilles Vigneault le dit dans une de ses chansons : « Le bonheur voyage toujours à pied. » J'ai toujours aimé marcher. Seul ou avec une personne que j'aime.

Il y avait jadis, dans nos campagnes, des quêteurs qui passaient de maison en maison. Ils fascinaient tout le monde et faisaient un peu peur aux enfants et à leurs mamans. On disait qu'ils parcouraient la province à pied, d'un bout à l'autre, sans arrêt, toute leur vie, et qu'ils repasseraient un jour ou l'autre... À ma connaissance, ils étaient dépenaillés, barbus et tout seuls, la plupart du temps.

Aux Écureuils, il y avait toujours un habitant qui ouvrait sa grange au quêteux de passage pour qu'il y dorme une nuit ou deux. Et les enfants lui portaient un repas. Certains l'invitaient à la table familiale. Chez nous, on n'en avait pas les moyens. Mais notre mère lui donnait quelques sous. Et elle lui parlait avec respect, non pas un respect condescendant ou charitable, mais avec un parfait naturel et même une pointe de fascination ou d'admiration, j'en suis certain. Ça se voyait. Cet homme venait d'ailleurs, il était vêtu d'exotisme, il connaissait le vaste monde, il avait vu des paysages inconnus de nous, il avait rencontré des gens que nous ne verrions jamais... Pour maman, tout ça l'auréolait d'une sorte d'autorité ou de prestige. Après son passage, pendant quelques jours, on parlait entre nous de lui, de cet homme du soleil et des quatre vents, du dehors et de la liberté.

Bien sûr, je ne voulais pas être pauvre, sale, laid, vieux, barbu et puant comme lui. Mais traverser des mondes inconnus, voir chaque jour de nouveaux paysages et d'autres visages, être fascinant, porteur de légendes et de secrets, tout cela m'intéressait hautement. Et plus encore, pouvoir rentrer au village nimbé de mystère après être allé au bout du monde, là où personne d'autre n'avait osé s'aventurer. Parce qu'il faisait tout cela, le quêteux était à mes yeux un être enviable, propriétaire d'une chatoyante aura. Je ne soupçonnais pas qu'il ait pu y avoir, derrière cette image, un drame humain, une terrible solitude, une exclusion, quelque maladie de l'âme.

Aujourd'hui, quand on me tend la main dans la rue, je donne. Mais je n'éprouve plus d'admiration

pour les quêteux. Au contraire. Je vois leur souffrance, je devine leur peine. Ils ne me font plus rêver. Ils ne sont plus des passants comme autrefois. Je comprends d'ailleurs de moins en moins pourquoi on les appelle itinérants. Ce sont des sédentaires. C'est nous qui passons devant eux, sur le coin de trottoir où ils sont ancrés, jour après jour au même endroit, prenant leurs quarts comme des ouvriers d'usine.

Le marcheur solitaire est toujours pensif, il a en tête des choses graves et essentielles. Il se questionne sur sa place dans le monde, il s'inquiète de la vitesse folle qu'a prise le courant de la vie qui l'emporte et qui l'amènera, sûr et certain, quelque part vers un rocher inamovible contre lequel il va se fracasser, ou vers cette chute irrésistible au bas de laquelle il se noiera dans une cuvette profonde, ou sur de durs coussins de pierre, la mort... Ainsi, année après année, les pensées qui m'accompagnent dans mes promenades se font plus lourdes. Cette année, pour toutes sortes de raisons, elles ont atteint un poids considérable.

D'abord, j'ai pensé beaucoup à mon père, à cause de ce que m'avait dit cette physiothérapeute quelques semaines avant mon départ, et pour avoir réalisé que j'étais désormais plus vieux que lui. Et j'ai constaté en moi « des ans l'irréparable outrage », comme disait la sombre Athalie de Racine. Je me suis interrogé, inquiet. Étais-je aussi essoufflé l'an dernier quand j'arrivais à Caya Clara chez Rufino ou chez le vieil Arcadio ? Pouvais-je encore nager sans peur et sans peine jusqu'à la sortie de la petite baie de Caletón ?

De plus, j'ai reconnu et j'ai accepté des réalités que j'avais toujours niées ou refusé de considérer. Que par exemple je ne parlerai jamais parfaitement espagnol ou quelque autre langue que le français du Québec. Certains grands projets, vagues, que j'ai rêveusement ou sérieusement caressés, jamais je ne les réaliserai. Parce que je n'aurai pas le temps, pas l'énergie, pas le talent.

Bref, j'ai compris, en ce printemps, que je devenais un vieil homme, un homme fini ou, du moins, finissant. Même mon sommeil a vieilli. Il n'est plus aussi lisse, frais et profond qu'autrefois, mais troué, plissé, fripé, fuyant, même quand je me suis donné de la peine au gym ou que j'ai grimpé sous l'accablante chaleur jusqu'à Media Gorra. Depuis quelque temps, régulièrement, des gens que je rencontre ici et là me demandent si je suis à la retraite. Partout autour de moi, je vois des retraités. Sept de mes frères et sœurs, dont six sont plus jeunes que moi, ont quitté déjà le monde du travail. J'ai beau cultiver le déni, force m'est d'admettre que j'ai atteint moi aussi l'âge de la retraite.

L'an dernier, un pur inconnu rencontré par hasard lors d'un voyage à l'étranger me parlait en disant «vous autres, les retraités», comme si, pour lui, juste en me voyant, ça allait de soi que j'étais devenu un vieil oisif. Je pensais à nous qui désormais sommes «autres», c'est-à-dire exclus, et à ce charmant inconnu en marchant vers la si jolie Caya Clara. À tous ceux et celles aussi qui, sans méchanceté, en toute innocence même, nous traitent ainsi. Et je me disais : «S'ils me croient à la retraite, c'est que j'ai l'air et l'âge de m'y trouver. L'obligation,

peut-être.» Mais qu'y ferais-je ? Comment peut-on s'arrêter ? Et pour faire quoi ? Attendre quoi ?

Je me demande tout le temps comment et surtout pourquoi les dictateurs ou les milliardaires devenus vieux et même très vieux, proches de mourir, riches au point de ne plus savoir quoi faire de leurs milliards et ayant tous les pouvoirs, restent accrochés à leurs privilèges et toujours sensibles à l'appât du gain. Pourquoi ? Parce qu'ils ne savent probablement rien faire d'autre. Parce que ce grand vide qui s'ouvre devant eux les terrorise, parce qu'ils ne veulent pas oublier, être oubliés. Alors, ils continuent. Comme les septuagénaires Rolling Stones, qui reprennent *ad infinitum* et *ad nauseam* les hits qui, il y a un demi-siècle, leur ont apporté la gloire et la fortune et ont si génialement bercé ma génération.

Un jour, il y a très longtemps, je montais de Québec à Montréal en faisant du pouce. Quelqu'un m'avait laissé à l'entrée de l'un de ces beaux villages où la route nationale, alias la 2, comme on disait alors, alias le chemin du Roy, comme on disait sous le Régime français et comme on redira à partir de 1967, longe le fleuve de très près. Champlain, peut-être. Ou Batiscan. Ou peut-être plus près de Montréal, Lavaltrie ou Saint-Sulpice, parce qu'on était à l'heure du souper. Peu importe. Il faisait gros soleil. Les fenêtres des maisons étaient grandes ouvertes. Et je marchais lentement, insouciant, rien dans les mains, rien dans les poches, jeune. Devant chaque maison, de troublants fumets me caressaient la narine. Puis, j'ai entendu un air qui m'a bouleversé et m'a donné une impression de force

formidable. C'était *Satisfaction*, des Rolling Stones. Je me suis arrêté devant la porte moustiquaire de la maison, debout sur le trottoir, face au fleuve, la musique entrant en moi pour toujours. Quand je l'entends aujourd'hui, j'ai, pendant un bref moment, le sentiment d'avoir encore vingt ans et de sentir toujours cette grande force en moi. Mais je sais que ce n'est qu'une illusion que je cultive plus ou moins à mon insu. Je sais bien hélas que je n'ai plus vingt ans. Comme je sais que Cabrera n'est pas Les Écureuils, même si chaque année je redeviens là-bas l'enfant libre que j'étais jadis.

En ce printemps 2012, cet enfant que je suis a été amené à réfléchir à son grand âge. Des pensées m'assaillaient que je tentais de chasser, mais qui me revenaient sans cesse. Penser que je ne ferais plus certaines choses. Que je ne faisais déjà plus certaines choses. Plus jamais l'amour plusieurs fois par jour, ni même plusieurs fois par semaine. Je ne vais plus jamais courir le kilomètre en moins de cinq minutes ou traverser le lac Clair à la nage en moins d'une demi-heure, ou en faire le tour en trente-trois minutes. Je ne vais plus jamais lire trois heures de suite. Pendant des jours, ces pensées graves m'ont habité.

Pierre Bourgault, qui a été mon ami, disait souvent que la vie était bien faite. « À partir du moment où on ne se sent plus capable de faire certaines choses, on découvre qu'on n'en a plus envie. » « Parle pour toi », lui disais-je. Il avait dix ans et quelques mois de plus que moi. Il avait abusé des bonnes choses mortelles de la vie. Il fumait encore des dizaines de cigarettes chaque jour et buvait

sa bouteille de rouge, il ne faisait aucun exercice et ne mangeait pas toujours bien. Il me semblait normal qu'il soit devenu vieux. Je ne pouvais imaginer qu'un jour je n'aurais plus envie de faire l'amour avec la femme que j'aime ou que je refuserais de participer à une randonnée de ski le moins exigeante ou de passer une nuit blanche ou de partir en voyage sur un coup de tête. Et en moi-même, je me disais qu'à l'âge de Bourgault je serais en bien meilleure forme que lui, qui ne pouvait monter un escalier de vingt marches sans devoir reprendre son souffle. Comme je me suis toujours dit qu'à l'âge de mon père je ne serais pas aussi vieux, fatigué, amer, malade, ridé, grincheux et bedonnant que lui.

Et voilà que je cherchais, bien malgré moi, de quoi me conforter dans mes pauvres et fragiles certitudes. Dénis de ça ; preuves de ci. En arrivant chez Rufino, c'est à mon souffle et à mon pouls que je pensais. Celui-là était-il plus court, celui-ci moins lent que par les années passées ? Et avais-je alors, quand je redescendais vers la maison, dans mes chevilles et mes genoux, ces sourdes et lancinantes douleurs ?...

Comme disait mon ami saint Paul, au milieu de la vie nous sommes déjà dans la mort. Je pense souvent à elle, en ce lieu si beau qu'est Cabrera. Je pense à ma sœur Marie-Andrée, si douce et si bonne, dont Odette m'a appris la mort au téléphone, un jour de gros soleil et de grand vent, le 22 avril 2006, un peu plus d'un an après que maman nous eut quittés. C'était une mort attendue qui mettait fin à une longue et douloureuse maladie. Marie-Andrée

a été la première de la famille à partir. Et je me demandais, je me demande toujours, surtout peut-être à Cabrera, où il y a tant de vie et tant de beauté, qui de nous treize sera le prochain.

En plus, cette année, je devais lire pour en faire à mon retour un commentaire à une émission de télé deux romans qui presque à chaque page me rendaient à ma condition. D'abord, le dernier Daniel Pennac, *Journal d'un corps*, un livre sage, heureux, mais fort troublant pour un homme vieillissant. Pennac a créé un personnage qui dès l'âge de douze ans entreprend de tenir le journal de son corps, de noter les plaisirs que celui-ci lui donne, les surprises qu'il lui fait, les peines qu'il lui impose... Jusqu'à quatre-vingt-six ans, à la veille de sa mort. En parvenant, aux trois quarts du livre, à cet âge que j'avais moi-même atteint à Cabrera, soixante-sept ans et huit mois, son personnage n'allait pas vraiment bien. Il avait des acouphènes, des courbatures, des essoufflements, des élancements inquiétants. « Il est pire que moi, me disais-je, soulagé. Il est plus vieux que moi. »

J'ai bien sûr des élancements parfois dans les pouces et au petit doigt de la main gauche. De l'arthrite ou de l'arthrose, paraît-il. Normal, presque obligé, me dit-on, passé soixante ans. La nuit, je me lève deux ou trois fois pour faire pipi ; les érections matinales sont moins fréquentes et moins béton ; par contre souvent, quand je me lève, d'inutiles et pas du tout festives raideurs s'accrochent à mon dos, à mes épaules et à mon cou. Il m'arrive aussi d'avoir des brûlures d'estomac si j'ai bu trop de vin blanc. Mais pas d'acouphènes. Et,

du moment que je marche ou que je vais faire un petit *work out* au gym, les courbatures ne durent jamais bien longtemps. Mon bilan m'apparaissait plus rassurant que celui du personnage de Pennac. Tout pour me consoler... me leurrer.

L'autre livre était celui d'Alexandre Soublière, *Charlotte before Christ*, une histoire de jeunes truffée de mots, d'expressions, de citations de gens que je ne connaissais pas, que je ne comprenais pas. Il me manquait les trois quarts des références culturelles... Je n'étais plus un passant, mais un passé.

Et puis je suis allé à l'aéroport chercher Zaza, la petite-fille qui m'a fait grand-père le 1^{er} janvier 2012. Comment, avec une enfant dans les bras, ne pas penser à sa finitude ?

Je chassais ces sombres pensées. Et, pour me prouver que j'étais toujours jeune et en forme, j'étais tenté de refaire une chose parfaitement inutile, potentiellement dangereuse pour un homme de mon âge.

Depuis que je fréquente Cabrera, chaque année, je marche en équilibre sur le muret de la piscine qui donne du côté de la falaise. Long de vingt mètres environ, il est large à son sommet de quelque quinze centimètres. Et, au milieu, sur près de la moitié de sa longueur, il est biseauté de manière à laisser couler l'eau de la piscine dans un bassin où elle est filtrée et repompée.

Cette année, tous les jours, j'ai pensé refaire le mur. Pour y renoncer chaque fois. Je me disais qu'il faudrait bien qu'un jour ou l'autre cesse ce petit jeu pas vraiment dangereux, mais possiblement

casse-gueule. Je pouvais donc dès maintenant m'abstenir. Je devrais le faire tôt ou tard. « Dans deux ans et demi, j'aurai soixante-dix ans », me disais-je. On ne se promène pas à cet âge en équilibre sur un muret large de quinze centimètres et haut de trois mètres.

N'y tenant plus, un soir, le soleil couché ayant laissé une douce lumière dans le ciel, ma femme, ma fille et ma petite-fille se trouvant dans la balançoire tout au fond du jardin, je me suis avancé sur le muret, le cœur battant, les bras en croix pour tenir le ballant...

Je savais fort bien que ce n'était que partie remise. L'an prochain, peut-être le ferais-je encore. Mais après, dans deux ans, dans trois ans, allais-je de nouveau jouer ainsi au funambule ? Pour prouver quoi ? Et à qui d'autre qu'à moi-même ? Personne ne me voit, puisque ma femme m'engueule quand je fais ça devant elle. Et ne trouve pas ça drôle.

Si je tombe, au mieux je m'écrabouille les couilles, au pire je m'écorche la bedaine ou le dos le long de la falaise pierreuse au pied de laquelle je me brise une patte ou un bras et/ou je me fracture le crâne.

Pourquoi ? Pour me dire, à moi seul, que je suis encore jeune. Alors que je sais très bien que je ne le suis plus. Et ne le serai plus jamais.

Je l'ai donc refait, ce mur, à soixante-sept ans, huit mois et des poussières, à mon vingt-quatre mille sept cent vingt-troisième jour sur la terre. Une dernière fois ? On verra l'an prochain. On ne sait jamais.

Jadis, si je me souviens bien... est un témoignage sur la famille et sur la fraternité, éléments fondateurs de nos sociétés, aujourd'hui en voie de disparition. C'est un livre sur l'enfance aussi, conçu et rédigé à partir des souvenirs – fatalement déformés par le temps – qu'évoquent les membres d'une famille de quatorze enfants. Ces récits croisés forment une fresque s'étendant sur plus de soixante ans, dans laquelle on peut suivre les grandes transformations de notre monde.

À travers ces anecdotes se raconte l'histoire d'un homme, l'auteur, le deuxième de la famille, qui, s'apprêtant à franchir le seuil de la vieillesse, se voit rappeler son passé, qu'il compare spontanément à son présent. Il visite sa tendre enfance pour constater, à la fois amusé et inquiet, à quel point les choses et lui-même ont changé. Parfois pour le pire, parfois pour le meilleur.

Chroniqueur, scénariste, critique, journaliste, Georges-Hébert Germain a excellé dans divers genres littéraires : essai, biographie, roman. Avec *Jadis, si je me souviens bien...*, son vingtième ouvrage, il aborde le récit, faisant preuve de la même intensité et du même exceptionnel talent de conteur que dans ses œuvres précédentes.